

Introduction

LE 4 NOVEMBRE 1995, ma vie a changé du tout au tout. Depuis cette nuit où le Premier ministre Itzhak Rabin a été assassiné par un assaillant juif, un sentiment de désespoir m'envahit quand je pense à notre incapacité à assurer un avenir meilleur à nos enfants en Israël. Ce sentiment, que Shimon Sheves, le chef de cabinet de Rabin, a si justement exprimé en s'exclamant : « C'en est fini de mon pays! », m'habite encore. Même le fragile espoir né lors de l'élection d'Ehud Barak qui proclama « l'aube d'un jour nouveau » s'est rapidement évanoui.

La plupart des gens qui m'entourent se laissent aller à un certain fatalisme et se sont résignés à accepter notre situation existentielle. Notre destin est de vivre l'épée à la main dans le proche avenir et de nous habituer à la sensation étouffante de nous trouver dans une impasse. « D'une main il tient la lance et de l'autre il conduit la charrue », comme l'ont proclamé les pères du sionisme. C'est ainsi que nous vivrons dans les prochaines années. Une grande partie de la société israélienne a abandonné l'idée d'une quelconque possibilité de résoudre un jour ce conflit. Elle s'est tellement habituée à payer un prix exorbitant pour sa survie, les armes à la main, qu'elle n'y prête même plus attention. C'est ce constat ainsi que la volonté de comprendre comment nous en sommes arrivés là qui m'ont conduit à réaliser *The Gatekeepers*.

Les sources d'inspiration pour ce film sont multiples. L'une d'entre elles a été *The Fog of War*, du réalisateur américain Errol Morris, Oscar du meilleur film documentaire en 2004. Morris y interviewe Robert McNamara, ministre de la Défense américain de 1961 à 1968, qui a travaillé avec les présidents des États-Unis John Kennedy et Lyndon Johnson. Lorsque j'ai vu ce film pour la première fois, j'ai été très troublé par la puissance d'un témoignage de première main, provenant du saint des saints de la prise de décision stratégique américaine. J'ai été stupéfait de découvrir comment sont adoptées des résolutions cruciales pour le destin de millions d'hommes.

Une conversation, à l'occasion d'un autre de mes documentaires – *Sharon* –, a été un catalyseur supplémentaire pour la réalisation de *The Gatekeepers*. En vue de sa préparation, j'ai mené des entretiens avec les personnes les plus proches du chef du gouvernement pour comprendre ce qui a motivé le « père des implantations » à évacuer dix-sept villages de la bande de Gaza et quatre autres en Judée-Samarie, des villages qui avaient été fondés sous son impulsion.

Dov Weisglass, chef de cabinet du Premier ministre de 2003 à 2006, explique lors de notre entrevue :
« L'initiative de Genève¹ avait un sens politique sans que l'élimination du terrorisme en soit une condition préalable. Le fait que ce plan bénéficie du soutien de 40 % de la population préoccupait beaucoup Arik (Ariel Sharon). Il y voyait un signe de faiblesse, de fatigue. Il pensait que la volonté acharnée de ce peuple de parvenir à tout prix à un accord lui faisait perdre la raison. Il me dit : "Tant de gens sont prêts à renoncer à ce qui nous semble être un axiome de base, à abandonner le principe selon lequel il ne peut

1. Plan de paix alternatif non officiel visant à relancer le processus de paix israélo-palestinien et rendu public en octobre 2003. (Toutes les notes sont de la traductrice sauf mention contraire.)

y avoir d'accord politique tant que le terrorisme sévit en toute liberté dans les rues de l'Autorité palestinienne." Il avait cerné le problème. Puis d'autres éléments s'ajoutèrent, comme les discussions avec quatre directeurs du Service de sécurité intérieure, la lettre des vingt-sept pilotes refusant de mener de nouvelles opérations dans la bande de Gaza, suivie de celle des treize membres du commando d'élite de l'armée Sayeret Matkal excluant de continuer à servir dans les territoires palestiniens. Ce type de contestation n'était pas semblable aux protestations provenant des groupes que nous identifions traditionnellement comme des protestataires professionnels, des objecteurs de conscience ou des militants d'extrême gauche, protestations auxquelles nous ne prêtons guère attention. Pour Ariel Sharon, cette contestation était un sujet qui méritait réflexion. Il connaissait certains signataires des lettres, des personnes pour qui la sécurité d'Israël était primordiale et qui y avaient aussi grandement contribué par des sacrifices personnels, peut-être plus que beaucoup d'autres. Tout cela lui fit voir les choses différemment. Le problème n'était plus seulement politique, c'était dorénavant une affaire intérieure. »

C'est en entendant Dov Weisglass prononcer ces mots que l'idée de demander à tous les directeurs du Service de sécurité de raconter leur histoire, et par conséquent celle du conflit israélo-palestinien depuis 1967, a pris forme.

Les directeurs du Shabak (Service de sécurité intérieure, plus connu en France sous le nom de Shin Bet) m'ont eux-mêmes posé la question plus d'une fois : « Pourquoi justement nous ? » La réponse est simple. Parce que le conflit israélo-palestinien est le domaine spécifique du Shabak. C'est la mission dont il est chargé plus que toute autre organisation en Israël. Ses directeurs ont joué un rôle décisif dans l'histoire du Moyen-Orient actuel. Ils se sont toujours trouvés au cœur de l'action et des secrets, proches des chefs de gouvernement. Ils ont combattu à la tête de leurs hommes le terrorisme et les menaces, de l'extérieur comme de l'intérieur, contre la démocratie en Israël. Leurs avis et leurs évaluations des situations ont eu une large influence sur les politiques gouvernementales en Judée, en Samarie et dans la bande de Gaza. Les décisions qu'ils ont prises ont souvent été d'une importance vitale.

Ils étaient là quand Israël a conquis le Sinaï, le Golan, Gaza, la Judée et la Samarie pendant la guerre des Six-Jours, devenant en une nuit une puissance régionale. Ils étaient là quand des membres du mouvement Goush Emounim, issu du Parti national religieux, ont commencé à monter vers le village de Sebastia dans le nord de la Samarie pour s'y implanter, à l'époque du premier gouvernement Rabin et avec son soutien. Ils étaient là quand ont été arrêtés les membres d'un mouvement clandestin juif qui avaient attaqué des Arabes et planifiaient de faire sauter le mont du Temple afin de provoquer la guerre de Gog et Magog. Ils étaient là quand la première Intifada a éclaté et que nous pensions encore pouvoir leur « briser les os ».

Ils étaient là quand nous avons solennellement signé les accords d'Oslo, et encore lorsqu'une sentence de *Din rodef* – antique et caduque « loi du poursuivant » – fut émise à l'égard d'un Premier ministre élu et en exercice, et aussi quand il fut assassiné lors du rassemblement du camp de la paix à Tel-Aviv. Ils étaient là quand la deuxième Intifada a éclaté à la fin des négociations de Camp David, pendant lesquelles le Premier ministre Ehud Barak a « tout » fait pour résoudre le conflit et s'est rendu compte qu'il n'avait pas de « partenaire ». Ils étaient là quand des bombes humaines ont massacré des centaines de personnes dans les villes d'Israël, quand les interrogateurs du Shabak ont torturé des suspects considérés comme des « bombes à retardement ». Ils étaient là quand le Hamas a pris le pouvoir à Gaza et a transformé cette zone en une « représentation de l'Iran à 10 kilomètres d'Ashkelon ». Ils étaient là quand Tsahal, l'armée de défense d'Israël, a essayé de « bien faire comprendre les choses » aux Palestiniens pour la énième fois, et chaque fois que des hélicoptères décollaient vers une nouvelle « élimination ciblée » à Gaza.

Ils étaient bien présents alors et le sont encore aujourd'hui pour constater que la réalité sécuritaire et civile qui a façonné et façonne toujours notre vie n'est pas près de s'améliorer.

J'ai réalisé les entretiens avec les directeurs du Shabak entre les années 2009 et 2010. On m'a plusieurs fois demandé pourquoi ils avaient accepté de parler. Comment avais-je réussi à amener six directeurs de

2. Le poursuivant est dans la loi juive traditionnelle celui qui poursuit une personne pour l'assassiner. Ce poursuivant, après avoir été sommé de s'arrêter et ayant refusé, peut être tué par tout témoin. Cette loi antique et caduque concernant l'obligation d'intervention lorsque la vie d'autrui est en danger a été utilisée pour justifier l'assassinat de Rabin.

cette prestigieuse institution, cinq à la retraite et un en exercice (j'ai interviewé Yuval Diskin, alors en fonction, dans son bureau au quartier général du Service), à parler de façon tellement sincère, directe et ouverte ?

Rétrospectivement, je pense qu'ils m'ont peut-être fait confiance parce que je m'adressais à eux en tant que professionnels, spécialistes de leur domaine. Je voulais entendre leur version de l'histoire et leur avis sincère. Plus encore, je pense qu'ils ont compris, sûrement avant moi, que nous étions en train de laisser échapper les occasions de mettre fin au conflit.

Cette aventure a commencé avec Ami Ayalon. Après lui, j'ai rencontré chacun des directeurs du Shabak à plusieurs reprises pour des conversations pendant lesquelles ils m'ont eux-mêmes longuement interrogé. Les entretiens se sont pour la plupart déroulés chez eux et dans l'ordre chronologique de leur exercice de la fonction – j'ai commencé avec Avraham Shalom et terminé avec Yuval Diskin. Avant chaque rencontre, j'ai préparé des dizaines de questions, mais pendant le tournage nous avons eu un dialogue ouvert. Je voulais surtout comprendre. J'ai eu la chance de pouvoir les interroger sur les moments les plus dramatiques de l'histoire d'Israël ces dernières décennies, et d'entendre le point de vue des directeurs d'une institution majeure.

Après la plupart des entretiens, j'avais du mal à m'endormir. Je prenais conscience qu'il n'était pas évident de trouver des dirigeants dotés de qualités telles qu'ils pourraient faire face aux défis complexes qu'Israël doit relever chaque jour, chaque heure, et combien est grand le fossé entre les leaders auxquels on aspire et ceux qui nous ont dirigés et continuent à le faire.

Pendant les interviews, les directeurs du Shabak ont eu à affronter de difficiles et douloureuses questions les contraignant à revenir sur leur passé et sur les pires erreurs de leur carrière. Certains portent de profondes cicatrices de leur période de service et ont payé un lourd tribut pour leurs fautes, leur visage en est marqué.

Je suis resté muet lorsque Avraham Shalom a brisé un silence de quelque trente ans et s'est mis, après m'avoir résolument prévenu lors de notre premier entretien qu'il ne le ferait pas, à révéler sa version des événements de l'affaire du bus 300, son sceau d'infamie personnel. Deux des quatre terroristes qui avaient détourné ce bus en prenant ses voyageurs en otage étaient encore vivants lorsqu'ils ont été arrêtés et auraient été tués sur son ordre.

J'ai été sidéré au moment où Carmi Gillon, avec sa franchise désarmante, a raconté qu'après l'assassinat de Rabin, alors qu'il portait sur ses épaules le fardeau de la défaillance des services de sécurité, sa femme Sari mettait toute son énergie à le maintenir en vie.

Je suis resté abasourdi lorsque Avi Dichter a décrit pour la première fois comment l'attentat à l'encontre de l'ingénieur Yahya Ayyash, au moyen d'un téléphone piégé, a en fait échoué au moment fatidique, pour être relancé et ne réussir qu'une semaine plus tard.

J'ai écarquillé les yeux quand Yuval Diskin, toujours en fonction, m'a rapporté comment il se libérait de ses angoisses après des éliminations ciblées, aussi réussies et « propres » qu'elles aient été.

Après la sortie du film, on m'a souvent demandé quelle avait été la chose la plus difficile à laquelle j'avais été confronté pendant ces interviews. Ma réponse a été que l'on aurait pu nombre de fois infléchir le cours des événements dans la région et que bien des opportunités ont été manquées, principalement à cause de la vision étriquée de dirigeants qui ont préféré préserver leur petite position temporaire, les intérêts de leur parti, plutôt que de s'atteler à la création d'une stratégie meilleure pour l'avenir. Il m'est aussi très pénible de penser aux milliers de morts, de blessés et de familles déchirées des deux côtés, prix de cette impéritie.

Comme tous les directeurs du Shabak l'ont souligné, l'autre partie, les Palestiniens, a évidemment aussi une grande part de responsabilité dans la situation tragique des deux peuples. Mais *The Gatekeepers* nous permet, en tant qu'Israéliens, de nous regarder en face et de voir clairement où nous en étions à l'époque, où nous en sommes aujourd'hui et dans quelle direction nous allons les yeux bien fermés.

Après le discours du président des États-Unis au palais des congrès de Jérusalem, Ami Ayalon m'a téléphoné pour me demander si j'avais entendu Barack Obama évoquer la nécessité pour les jeunes d'agir sans se soucier de l'opinion de leurs dirigeants. Il avait lancé exactement le même appel dans l'interview qu'il m'avait accordée pour le film *The Gatekeepers*.

Je cite ci-dessous le passage du superbe discours d'Obama, qui l'espace d'un instant a fait naître un espoir chez de nombreuses personnes, espoir qui s'est vite évanoui dans la glauque réalité :

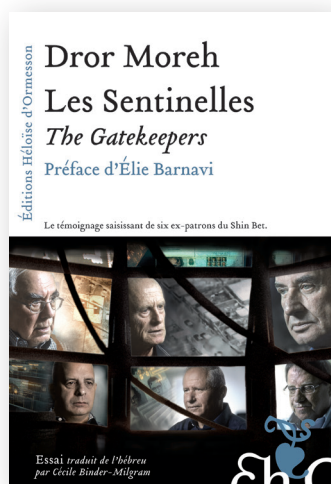
« Vous seuls pourrez définir les caractéristiques de la démocratie que vous construirez. Mais souvenez-vous qu'au moment où vous prendrez ces décisions, elles détermineront non seulement l'avenir de vos relations avec les Palestiniens mais aussi l'avenir d'Israël. Comme l'a dit Ariel Sharon : "Il est impossible de faire vivre un État juif et démocratique et en même temps de contrôler toute la terre d'Israël. Si nous nous entêtons à réaliser ce rêve dans son intégralité, nous risquons de tout perdre." Ou, d'un autre point de vue, réfléchissez aux paroles de David Grossman peu de temps après la perte de son fils, disant la nécessité de la paix : "Il nous faut mener une paix défensive avec la même détermination et la même créativité que nous menons une guerre défensive..." »

Avant d'arriver ici, j'ai rencontré un groupe de Palestiniens âgés de quinze à vingt-deux ans. En m'entretenant avec eux, je me suis rendu compte qu'ils n'étaient pas différents de mes filles, ou de vos filles ou fils. Je crois sincèrement que tout parent israélien qui discuterait avec eux dirait : "Je veux que ces enfants réussissent, qu'ils aient autant d'opportunités que mes propres enfants..." »

Les Israéliens doivent reconnaître que la poursuite des implantations cause du tort à la paix, qu'une Palestine indépendante doit être viable et qu'il nous faut tracer de vraies frontières. J'ai proposé des principes relatifs aux territoires et à la sécurité dont je crois qu'ils peuvent être une base de discussions. Mais pour l'instant, laissez de côté les plans et le processus. Je vous demande, en lieu et place, de penser à ce qu'il est possible de mettre en œuvre pour instaurer la confiance entre les peuples. Il y a quatre ans, je me tenais au Caire devant un public de jeunes. Leurs conceptions politiques et leur foi religieuse sont très éloignées des vôtres. En revanche, leurs aspirations ne sont quant à elles pas très différentes des vôtres. Prendre eux-mêmes leurs décisions, recevoir une éducation, trouver un bon travail, prier à leur façon, se marier et fonder une famille. Il en est de même pour les Palestiniens que j'ai rencontrés à Ramallah ce matin, et pour ceux qui rêvent d'une vie meilleure à Gaza.

C'est là que commence la paix, non seulement dans les programmes des gouvernants, mais aussi dans le cœur des citoyens. Non seulement par un processus soigneusement planifié, mais aussi par la relation quotidienne qui se noue entre ceux qui vivent ensemble dans ce pays, et ici à Jérusalem, la Ville sainte. En tant qu'homme politique, je peux vous promettre ceci : les dirigeants politiques ne prendront pas de risques si les citoyens ne l'exigent pas d'eux. Vous devez provoquer le changement que vous voulez voir s'opérer. Je sais que c'est possible. »

[...]



Dror Moreh, *Les Sentinelles / The Gatekeepers*
Roman traduit de l'hébreu par Cécile Binder-Milgram

576 pages | 25 € | ISBN 978-2-35087-330-5

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2015 | www.heloisedormesson.com